

Ciné-Bulles

Compte rendu

Jozef Siroka

Volume 24, numéro 2, printemps 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60780ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Siroka, J. (2006). Compte rendu. *Ciné-Bulles*, 24, (2), 56-57.



Keane

fidèlement certaines esthétiques typiques du cinéma asiatique (non seulement japonais, mais aussi chinois). Pensons à **Yi-Yi** d'Edward Yang ou à certains des meilleurs films de Zhang Yimou : **Ju Dou** (1990), **Vivre** (1994) ou **Qui Ju da guan si** (1992).

Habituellement, c'est le Tokyo urbain qui nous est présenté lorsqu'il est question d'un séjour en terre japonaise. Cette mégapole aux milliers de gratte-ciel, rayonnante d'un tas de gadgets et illuminée de jour comme de nuit, est certes impressionnante. Néanmoins, l'action de **Kamataki** se situe entièrement dans une région éloignée de la capitale, au fond des bois. S'il en est ainsi, c'est que le film cherche à illustrer la parole et les valeurs d'une culture orientale plus traditionnelle que moderne. Des valeurs que le Japon moderne, parfois, tente lui-même de retrouver. ■

Kamataki

35 mm / coul. / 110 min / 2005 / fict. / Canada-Japon

Réal., scén. et mont. : Claude Gagnon

Image : Hideho Urata

Mus. : Jorane

Prod. : Zuno Film, Yuri Yoshimura et Samuel Gagnon

Dist. : Filmoption International

Int. : Matthew Smiley, Tatsuya Fuji, Naho Watanabe,

Lisle Wilkerson, Kazuko Yoshiyuki

Keane
de Lodge Kerrigan

L'Étranger

JOZEF SIROKA

En s'associant au projet de Lodge Kerrigan, le vétéran du cinéma indépendant Steven Soderbergh a sans doute senti chez son protégé la ferveur créatrice et l'esprit marginal présents dans ses premières réalisations, comme **Sex, Lies and Videotape**. Le troisième long métrage de Kerrigan, **Keane**, entretient certaines similarités avec l'œuvre palmée de Soderbergh. Les personnages principaux des deux films sont des exclus sociaux au profil psychologique incertain. Mais alors que **Sex, Lies and Videotape** tirait sa complexité dans la confrontation entre le héros et son entourage, **Keane** met en scène un être torturé, exclusivement en lutte avec lui-même.

Les premiers instants du film montrent William Keane (Damian Lewis), trentenaire rouquin, errant maladivement entre une gare d'autobus et un motel miteux à la

recherche de sa fille de six ans. La gare en question est apparemment le lieu où sa fille s'est volatilisée il y a six mois. Apparemment. En effet, rien n'est sûr dans ce film qui refuse de fournir des explications logiques. Le seul point de référence est Keane lui-même que la caméra ne lâche pas d'une semelle, du début à la fin. Le spectateur est ainsi plongé à son corps défendant dans un univers obscur qui n'offre aucune échappatoire, si ce n'est les quelques rares moments où Keane semble retrouver une certaine paix d'esprit aux côtés d'une fillette voisine. Parce qu'il faut comprendre que le bonhomme n'a pas toute sa tête. Il fait des siestes entre deux voies d'autoroute et se douche dans des toilettes publiques alors qu'il est locataire d'une chambre. Il se parle fréquemment à voix haute. Cette dernière caractéristique, plus que d'insister sur le déséquilibre mental du protagoniste, permet d'assurer une narration engageante sans avoir recours à la voix *off*.

En fait, Kerrigan n'utilise aucun artifice pour enjoliver formellement son récit qui repose sur le concept, très mince, de l'homme seul en quête de rédemption. Pour suggérer l'état de psychose de Keane, le réalisateur n'a pas recours à des extravagances visuelles à la Terry Gilliam (voir **Fear and Loathing in Las Vegas**) ou à une musique hypnotique. Ici, c'est entièrement sur les épaules de l'acteur que repose la vérité psychologique. Damian Lewis livre un jeu minimaliste et sobre. Ne donnant jamais dans le maniérisme, il incarne un homme détraqué, certes, mais un homme auquel le commun des spectateurs peut s'identifier. Et ce n'est pas rassurant!

Scénarisé par Kerrigan, **Keane** traite du sujet de la maladie mentale avec sympathie plutôt qu'avec le désir d'alimenter un voyeurisme mesquin. Le réalisateur a absolument confiance en son sujet. Alors que d'autres auraient la tentation de rendre intéressant un tel personnage en le dotant artificiellement d'attributs insolites, Kerrigan demeure intransigeant. Keane est d'abord

un être humain avant d'être un homme malade. Quand il est terrassé par le désespoir, il ne se livre pas à des bizarreries sadiques ou fétichistes. Il noie plutôt sa peine comme le feraient tant d'autres dans l'alcool, la drogue ou le sexe désengagé.

Ce sentiment de retenue persistante dans la caractérisation du héros est reflété par une mise en scène dépouillée et rigoureuse penchant du côté de l'esthétique du Dogme. La caméra à l'épaule, les locations réelles et l'absence de musique, de maquillage et d'éclairage artificiel évoquent un naturalisme à l'européenne. Filmé dans un New York glauque traduisant fidèlement la maladie de Keane, le désespoir se sent derrière chaque coin de rue. Véritablement exposé sur l'aliénation urbaine, **Keane** sym-

bolise la crise d'identité, flottante ou envahissante, présente dans l'esprit de tout citoyen d'une grande ville. Pour William Keane, la perte (réelle ou non) de sa fille est l'unique moyen lui permettant de confirmer sa propre existence et d'entrer en relation avec les autres. Tout le reste n'est qu'illusion. ■

Keane

35 mm / coul. / 93 min / 2004 / fict. / États-Unis

Réal. et scén. : Lodge Kerrigan

Image : John Foster

Mont. : Andrew Hafitz

Prod. : Steven Soderberg et Andrew Fierberg

Dist. : Les Films Séville

Int. : Damian Lewis, Amy Ryan, Abigail Breslin,

Tina Holmes

Manderlay de Lars von Trier

Entre ombre et lumière

CATHERINE OUELLET-CUMMINGS

Quand il réalise **Dogville**, en 2003, Lars von Trier surprend en imposant une nouvelle esthétique. Le film étant caractérisé par une absence presque complète de décors, l'essentiel des éléments était dessiné à la craie sur le sol, entraînant d'importants changements dans

